

XYZ. La revue de la nouvelle

Le mâle de vivre

Francis Dupuis-Déri



Numéro 26, été-mai 1991

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3491ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Dupuis-Déri, F. (1991). Le mâle de vivre. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (26), 20-24.

Le mâle de vivre

Francis Dupuis-Déri

Je raccroche mon téléphone et j'envoie ma tête par en arrière. Mouvement brusque. J'essaie de rompre mon épine dorsale. Échec. Ça résiste comme c'est pas croyable. Je me prends la tête entre les mains. Pour rien. Saleté de téléphone. Je me lâche la tête. Elle tient toute seule. La salope. Marie-Antoinette serait jalouse. Mais elle est morte. C'est moi le jaloux.

Je suis écoeuré de ces conversations téléphoniques, de ce cercle d'amis où je me trouve prisonnier et, surtout, de ma chasteté qui dure, dure et dure. Les amis — raconter sa vie (futile), son travail (idiot), sa jeunesse (insipide) — passe encore, quand on a notre dose quotidienne d'affection, de sensualité, de sexualité, mais, actuellement, je ne m'en contente plus. La traversée du désert est trop longue.

Ouvrir l'ordinateur.

Macurite.

Ouvrir l'en-tête, ouvrir le pied de page, centrer, double interligne.

« LE MÂLE DE VIVRE »

Insérer une règle, justification.

Je prends une inspiration. Mes doigts commencent à mordre le clavier: Je raccroche mon téléphone.

J'attrape le fil du téléphone. Hop! Voilà: débranché. C'est fait, je suis seul. Je crois qu'enfin, je suis bien. Ce n'est même pas vrai. Je parie que ça n'existe pas: « être bien ». Je regarde mon appareil aphone. Je lui tire la langue. Finies les conversations à la con. Terminés les appels de Jacques, Marie-Claire, Joseph, Louise, Hamidou, Karine. J'extermine les heures passées au téléphone à raconter ma vie, à écouter la leur. Ça ne sert à rien. On s'ouvre le cœur devant tout le monde mais on ne saigne pas, on ne saigne plus. Non, je ne passerai pas ma vie à leur raconter mes échecs amoureux, le dernier film que je suis allé voir, le récit de mon voyage au Gabon. Ces mascarades? Tous des faux numéros. Ça ne soulage pas, ça ne soulage plus. J'ai besoin d'affection, pas d'amis. J'ai besoin de caresses, pas de paroles.

Terminées les tisanes prises en changeant le monde. Le Québec libre? La social-démocratie? Oui, demain matin si vous le voulez. Mais y serais-je plus aimé?

Je me lève du lit et me traîne jusqu'à la salle de bains. Miroir. C'est moi. Mes yeux se posent sur mon rasoir. Me couper la langue ? Me percer les tympans ? Ce serait enfin le silence de mort, le silence d'amour. Je pourrai y attendre une caresse, une chatterie. J'approche la main de mon rasoir, j'en extrais la lame. Je vibre. J'ouvre ma bouche, je tire la langue, je la tiens saillante entre deux doigts. J'approche la lame. Elle est lubrique, presque mouillée. Mais ma langue ne bande plus. Elle se rétracte.

Sortir dans un bar, encore et encore ? Sisyphe. Peut-être que ce soir... Non ! C'est inutile. Je connais les règles. J'ai mille ans. Parler, encore et toujours. Déblatérer ce que l'on est, ce que l'on sent, ce que l'on vit sans jamais se libérer de ce que l'on est, de ce que l'on sent, de ce que l'on vit. Jamais. Revenir le soir à la maison et exister encore, exister toujours.

J'en ai assez. Pourtant, je me surprends chaussant mes souliers, enfilant une chemise propre, me brossant les cheveux. C'est aberrant mais, oui, je me retrouve dehors... Nous vivons la fin des utopies ? Politiques, peut-être, sexuelles et amoureuses ? Jamais.

Je hèle un taxi, il est occupé. Le salaud ! Je marche un peu. Je cherche la lune du regard, mes yeux s'échouent sur la croix du Mont-Royal. « Descendu sur Terre pour racheter nos péchés... » Rachetés pour en faire quoi ? Pour les revendre avec profit, sûrement. Le Vatican ne s'est pas enrichi en jouant les saints, alors qu'en jouant des seins... Tous des salauds... Un autre taxi. Hop ! je lève le bras, il freine en criant. Je saute à bord, j'indique l'adresse d'un bar que je sais regorger de chair fraîche.

Le chauffeur me parle de la belle soirée pas trop froide que nous avons et qui annonce certainement un été chaud et sec ce qui n'est pas de refus après l'hiver é-pou-van-ta-ble que nous avons eu quand on pense que déjà l'année dernière à la mi-novembre (mi-no-vembre vous vous rendez compte ?) il y avait de la neige et que... « Nous bâtirons un monde meilleur » que je lui lance pour interrompre son baragouinage. Il me regarde, méfiant, dans son rétroviseur.

— Hein ?

— Nous bâtirons un monde meilleur. Nous ne sommes que des sacs de viande courant aux quatre coins de la ville pour s'accoupler mais on ne peut l'accepter, c'est trop moche, alors, pour nous prouver

que nous sommes autre chose que des sacs de viande avec une queue en feu fichée en plein centre, nous rêvons de bâtir un monde meilleur.

— C'est 5,75 \$.

— Voilà, gardez la monnaie et vive le Québec libre !

Je referme la porte, joyeux. Il embraye derrière moi et file vers l'Ouest. Je ne me sens plus du tout déprimé. C'est sûrement un débalancement hormonal, ou une baisse de sucre qui m'a foutu ces idées sombres tout à l'heure. Je me sens béni des dieux. Je vais entrer dans cette caverne puant l'alcool et la cigarette; en faire le tour; repérer une fille sensationnelle, aux jambes qui invitent à la vitesse, aux jambes comme des autoroutes; elle va me remarquer au même instant; s'approcher de moi; me mettre l'index sur les lèvres pour m'empêcher de prononcer la moindre débilité, la moindre platitude; me prendre par la main; m'entraîner dehors; m'inviter en silence dans son bolide; me conduire chez elle toujours sans un mot; sans me demander de lui raconter ma vie (futile), mon travail (idiot), ma jeunesse (insipide), et elle ne me parlera pas plus d'elle (à quoi bon?). Nous arriverons à son appartement; nous baisérons comme des bêtes dans l'entrée, dans le salon, dans sa chambre, dans sa cuisine, dans la salle de bains, puis je reviendrai chez moi pour me préparer à aller travailler (comme un idiot). Nous aurons vécu tous les deux une nuit d'enfer et point à la ligne.

J'entre dans le bar. Il pue effectivement l'alcool et la cigarette. Voilà qu'on crie mon nom et qu'on m'agrippe par l'épaule et que je me retourne et que — catastrophe ! — Marc est là, devant moi, le sourire béat, affichant son amitié à bon marché.

Tout de suite, comme ça, sans avertissement, il commence à me parler de sa vie (futile), de son travail (idiot) et de sa jeunesse (insipide). Je cherche désespérément, par-dessus son épaule, le passage de la fille sensationnelle aux jambes comme des autoroutes. Il me tire vers une table, m'offre un verre. Je fais semblant de faire semblant de l'écouter mais il ne remarque rien, l'abruti. Quelle vie nulle.

Les occupants précédents de la table ont oublié un stylo et la dépouille d'un paquet de cigarettes. J'y gribouille n'importe quoi: « Heidegger est un enculé », « L'écologie ou la mort ! » Je dessine une faucille et une bite entrecroisées. Il n'y a pas à dire, il faut vraiment

que je baise... Je vais exploser. Et Marc qui me gave de banalités. En plein milieu d'une de ses phrases, je lâche: « Debout les damnés de la Terre! », je me lève, vide mon verre d'un trait, le repose sur la table et je m'éloigne, laissant chavirer cette vague connaissance.

Je me fraie un chemin jusqu'au bar entre des clients qui font le pied de grue, hypnotisés par le rythme des danseurs sur la piste. Mais où est ma fille sensationnelle aux jambes comme des autoroutes? Mais que fout le destin? Eh! Oh! L'Amérique du Nord est habitée! Il serait temps de s'occuper un peu de nous! Oui, oui, je sais: fours micro-ondes, grosses voitures, Wall Street. Je chie sur tout ça, je veux baiser! Qu'est-ce qu'on attend pour s'occuper de moi, que je me jette sous les roues du métro? Mais que fait le gouvernement, à quoi servent nos impôts, à quand la création d'un ministère de l'Amour? J'exige une redistribution juste et équitable des orgasmes.

Et tout à coup, PAF! Elle est là, perchée sur des jambes comme des autoroutes... Nos regards se percutent. Ma colonne vertébrale se liquifie. Je manque d'air. Vite, le bouche à bouche. Mais... que fait-elle? Elle — oui — s'avance — oui — vers moi... OUI: elle s'avance vers moi! Au secours! Je cherche un point d'appui, j'essaie d'assurer mes positions, je regarde autour de moi, derrière moi, il doit y avoir erreur sur la personne, erreur sur l'existence, la vie aurait-elle enfin une minute à m'accorder? La fille sensationnelle aux jambes comme des autoroutes s'arrête devant moi; me met l'index sur les lèvres pour m'empêcher de prononcer le moindre mot, la moindre platitude; me prend par la main; m'entraîne dehors; m'invite en silence dans son bolide et me conduit chez elle toujours sans un mot; sans me demander de lui raconter ma vie (futile), mon travail (idiot), ma jeunesse (insipide), et elle ne me parle pas plus d'elle (à quoi bon?). Je me retiens pour ne pas rire, c'est pratiquement impossible, je trouve la vie trop belle, trop facile. Le simple fait d'exister est un véritable bonheur. Ce qui m'arrive est si merveilleux que j'en rirai encore dans ma tombe. Nous arrivons chez elle où nous baisérons comme des bêtes dans l'entrée, dans le salon, dans sa chambre, dans sa cuisine, dans la salle de bains puis je reviendrai chez moi pour me préparer à aller travailler (comme un idiot). Nous aurons vécu tous les deux une nuit d'enfer et point à la ligne.

Nous descendons de sa voiture. Je prends une grande bouffée d'air de la nuit. L'oxygène me descend jusqu'aux orteils. La fille

sensationnelle aux jambes comme des autoroutes me prend la main et me fait gravir à sa suite l'escalier menant à sa porte. Elle sort sa clef, viole la serrure, ouvre la grille de son paradis. La porte se referme derrière nous et elle... (sonnerie) «Merde...»

Téléphone? Impossible: débranché...

La porte!

Re-sonnerie. Soupîr: «On doit voir la lumière de ma table de travail depuis la rue, on sait que je suis là...»

Enregistrer.

Fermer l'ordinateur.

Soupîr: «Pas moyen d'avoir la paix, d'écrire paisiblement, de passer ses frustrations.»

Je me lève, vais à la porte. Louis... Une caisse de douze bières sous le bras. «Salut!» «Comment va?» «Je passais comme ça, je me suis dit...» «Comment va ta vie (futile)» «Et ton travail (idiot)?» «Tu te rappelles ma jeunesse (insipide)?»

Pendant ce temps, dans la métropole, valsent les sacs de viande à la poursuite d'un triste orgasme... XYZ



Gérard Gévry

L'ESPRIT
EN FUREUR



XYZ
Collection
En nouvelles

88 p., 9,95 \$

collection
«L'Ère nouvelle»

*Les recueils insolites
des spécialistes de la nouvelle*

Gérard Gévry

L'Esprit en fureur

**Prix
Alfred-DesRochers**